
Temps et espaces de guerre

Léla Chikhani Nacouz

"Mais l'inconnu émerge toujours quand, dans une remontée de causes et de temps, une butée infranchissable est atteinte, inéluctable originaire à quoi répond en écho la limite à venir de la mort."

Guy Rosolato

Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture

Paris, 1993

L'être humain se cache de la mort et la renvoie à un lointain imprécis. Mais lorsqu'elle est là, qu'elle lui crève les yeux, et que la vie doit néanmoins se poursuivre, quelles relations avec lui-même et avec l'autre, quels rapports avec le monde peut-il avoir dans cet état d'insécurité vitale? Les clivages temporels et topiques de la réalité mortifère, en dehors de toute autre considération, sont le point de départ d'un processus aboutissant à une insécurité ontologique, à une détérioration de l'être, à la psychose. Mais psychose différente, psychose de guerre, prenant deux allures graves en un même temps: la dissociation personnelle et la paranoïa communautaire.

Si la vie, l'amour, l'entraide, le sain, étaient présents durant ces années, ils côtoyaient sans cesse, l'insensé.

Retraçons donc un temps social en deçà de l'ordre social dans son rythme linéaire. Un temps *bouleversant* où la réalité extérieure est une réalité chaotique, infra, où l'exigence de la société est une exigence totale de mort et non une transmission de vie.

Et ce *temps partage l'espace vital en deux rythmes* opposés: un *temps-rue* remous d'une hyperactivité tueuse, pathologique; et un *temps-abris*

Printemps 1996

végétatif, régressif, morbide. Mais la guerre ne se suffit pas de cette rupture, et va encore, dans l'espace abrité, comme dans la rue ouverte, fragmenter les temps et les individualités.

Temps d'abri: temps de Mère

Dans l'obscurité de l'abri vécu comme dedans et la réalité de l'extérieur appréhendée comme dehors, les vivants saisis d'angoisse se serrent les uns contre les autres à la lueur du feu d'une bougie ou au mieux d'un luxe.

Existant passifs dedans, mais attentifs au dehors, dissociant leur actualité, perdant la notion de temps s'ils n'avaient à leur poignet la roue tictacante pour leur en donner une indication brièvement retenue et continuellement recommencée.

Ils sont dedans et pourtant dehors. L'omniprésence du dehors pénètre par des circuits auditifs – déflagration des obus – ou construits par des ondes radiophoniques qui ponctuent le temps du nombre des projectiles et du décompte des morts. L'ouïe devient le champ de la connaissance et de la sauvegarde. L'unique indicateur du dehors. On reconnaît au son le projectile, sa grosseur, son lieu de départ et son lieu d'arrivée, et la nature de ce qu'il a détruit. L'espace habité n'est pas l'espace vécu. Mais l'espace vécu est un espace désagrégé, hanté par les morts.

Lorsque la halte des combattants oblige les hommes écoutant l'extérieur à réintégrer leurs âtres (être), ils jouent aux cartes. Isolement narcissique; activité immobile. Les cartes passent d'une main à l'autre accomplissant le tour des joueurs. D'autres évoquent des drames. Partisans des uns et des autres, tentant de trouver une logique à l'irrationnel.

Entre un round et l'autre, les êtres se hâtent vers l'extérieur, sortent de leur trou, pour reconnaître les lieux, mais ne les reconnaissent... Happant au passage un pain, un vase, un souvenir, l'utile et l'inutile, pour se replonger dans l'obscurité de leur caverne.

L'explosion du hors-moi.

L'attente de la mort centre le moi sur lui même, sur son intériorité alors que se désinvestit l'objet extérieur. "L'œuvre du trépas"¹ fait son chemin, se renforce, s'impose. Le désir d'échapper à cette fin inéluctable heurte l'acceptation de la laisser venir. Deuil de soi, blessure profonde, d'autant plus intense que la mort est celle d'un être jeune, qu'elle n'achève pas une vie qui se termine, mais une existence qui commence. L'acceptation de la mort inévitable "produit à la fin une extraordinaire condensation des données temporelles, comme si la conscience était alors progressivement affectée par la loi d'intemporalité qui règne dans l'inconscient."

La morsure angoissante de la morbidité concerne ainsi un phénomène individuel et accidentel, qui ne cesse cependant d'être ordinaire, ne niant

pas la conscience de l'histoire et de son irréversibilité, ni l'héritage de la permanence culturelle.

Mais, l'attente de la mort venant aveuglement sous forme d'un obus, tuant l'enfant ou le vieillard, le malade, le bien portant, confond le temps. Un arrêt de l'histoire.

Le temps de guerre agit à l'exclusion du temps social et s'écarte ainsi de sa fonction d'ordre, de transmission, de permanence. Il se désorganise, se déstabilise, se déstructure et se clive; et répond à des ordres de réalité différents. "*Nous vivons un temps malade.*"² Le temps mutilé s'égare dans une durée chaotique, indéfinie. L'événement, par essence mouvement temporel, paradoxalement n'est plus contenu dans le temps, parce que vécu comme multidimensionnel et indéterminé. De même qu'il est atemporel, l'événement mortifère est atypique, non localisé, il peut venir de partout et il est illimité. L'individu vit un monde menaçant de toutes parts et contre lequel il ne peut rien.

"*Maudit est le peuple dont l'hiver est devenu été et dont l'été s'est transformé en hiver, (...) Maudit est le peuple qui sacrifie les hommes jeunes pour la sauvegarde des vieux.*"³

La société dans sa totalité s'est transformée en menace de mort perpétuelle. Le seul moyen de se défendre est un retraitement d'abord physique hors du monde. La situation menaçante s'inscrit comme l'interdiction d'une relation directe avec le réel et n'offre aucune possibilité de fuite, au-delà de l'exclusion physique, que la dissociation mentale de la réalité.

L'individu existe effectivement en deux espaces-temps différents, et les vit comme *modes* duels, dans une même actualité: l'espace-temps abri où il existe biologiquement - temps circulaire dirons-nous plus loin; et l'espace-temps hors abri où il vit sensoriellement, par perception auditive, une conscience événementielle répétitive, menaçante et mortelle.

Contraint par sa nécessité temporelle — "*L'être est le temps*", disait Heidegger — le moi va se diviser à l'image du temps clivé entraînant la destruction de son historicité. La connaissance que le moi a de lui-même est médiatisée par la conscience du monde. La violence de cette mondanité qui s'impose soudain à l'attention impuissante, provoque l'émotion morbide et se manifeste ainsi à la faveur d'une rupture. L'explosion de l'obus réduit le monde à l'obus lui-même, et cette démondanésation fait que seule la mort est vérité tangible. Contrairement à la persécution paranoïaque qui est projection délirante, le persécutoire et l'arbitraire sont la réalité contre laquelle se protège l'individu angoissé.

Vivant sur terre dans l'ordre du construit, l'être fuyant la colère du feu (comme Caïn celle de Dieu), s'enferme sous terre dans l'ordre du non-bâti. La désarchitecturation de son espace vital le plonge dans le désarroi et l'obscurité des bas-fonds. L'action d'intellectualisation effectuée par l'humain dans la conquête du carré, de la maison, du moi, régresse dans le sphérique, la caverne, l'indifférenciation individuelle.

La morbidité psychotique ne se présente plus comme rupture avec l'espace-temps, mais comme effritement de l'espace-temps lui-même

entraînant la lésion du moi. L'exigence de dissociation est celle d'une société éclatée et mortifère conçue dans l'esprit de qui meurt comme *étrangeté* à laquelle il faut échapper, mais obligation à vivre à laquelle il faut s'adapter.

Dans l'incapacité de vivre l'ubiquité se proposant comme un écartèlement impossible, le moi se dissocie. La schizoïdie typique et temporelle - être sous / dedans et (avec impossibilité) sur / dehors - entraîne un hiatus dans *l'attitude* du moi.

Le moi vit avec le monde qui est sien et qu'il ne reconnaît pas, des rapports de retrait. Le moi n'est plus immédiatement au monde; toute action est hors de lui et aucune action par lui n'est possible contre la menace de la réalité. Il n'a donc d'autre alternative que de se tenir à distance du monde de peur d'être englouti, sans pouvoir en fait tenir le monde à distance de lui. Et ce monde vidé de la garantie de la stabilité, rempli de l'abomination de l'anéantissement, peut dramatiquement le laisser vivre (phénomène de hasard) ou l'anéantir. "*Ceux qui vivent encore sont tous des survivants.*"

L'instance jugeante et morbide n'est donc pas située comme un sur-moi contrôleur psychogène mais comme un *hors-moi* — dirai-je — psychogénique flou et flottant dans un espace incontrôlé. Le lieu *hors-moi* intégré à travers la tension auditive vide à son image, l'intimité.

L'ingérence du terrible dans l'ordre du quotidien, *du hors-moi dans l'actualité du moi*, s'impose aux individus telle une puissance annihilante et incompréhensible.

L'intégration du moi au monde ne peut alors se réaliser que par le désaveu du monde ou le désaveu d'une part du moi. La castration archaïque développe une autre dualité à travers une relation sadomasochiste. L'individu sacrifie au monde qui le pénétrant peut le détruire; ou il occulte le monde et par là se dénie. Dilemme qui le pétrifie.

Mythe du courroux du Dieu-Père; rite sacrificiel où le coupable doit trouver la mort; rituel phénicien d'auto-destruction. "*Suis-je coupable? De quoi?*"² se demandent les hommes suffoqués par leur impuissance. Comme si, par une réaction formationnelle, la culpabilité était la seule explication plausible, logique, compréhensible à la démence des sociétés.

Et par un mouvement paradoxal, la culpabilisation devient la justification sécurisante qui tue l'individuel mais sauvegarde la cohérence sociale. Je, toi, nous sommes coupables. "*Nous méritons ce qui se passe*"¹, entendit-on souvent dans les abris, faisant revivre dans ces affirmations l'image de Cronos dévorant ses enfants.

Accalmie. Les hommes sortent au soleil pour se donner l'illusion de vivre une paternité rassurante: faire, agir, rebâtir un mur, ajouter un sac de sable... et encore plus impuissants, leur ouvrage détruite, fuyant le père, retournant à la Mère, réintégrer l'abri.

L'implosion du ça

Quand tout avait basculé dans la longue nuit sanguinaire, quand les hommes avaient perdu tout point de repère, quand les jours n'étaient plus qu'une durée informe, les femmes les reliaient au temps. Eau, électricité,

aliments; il est l'heure de dormir ou de manger. Elles étaient là les mères, pied sur terre dans le temps. Elles avaient assuré la survie, la continuité. Le rythme du vivre côtoyait le rythme de guerre. Héroïsme du médiocre peut-être mais pérennité.

J'écrivis cet éloge en 1991 (*Les Mères à l'épreuve du Liban*), disant combien les femmes avaient conquis un espace-temps nouveau. Les mêmes constatations se sont retrouvées ultérieurement chez d'autres chercheurs ainsi, Marie-Thérèse Khair-Badawi (1992) puis Dalal Bizri (1993) disant à leur tour la conquête d'une spatialité nouvelle par les femmes. Cet élargissement de l'espace des mères a provoqué un rétrécissement de l'espace de tout autre; et c'est de ce rétrécissement pathétique que je vais parler.

La vie dans l'abri est un retour à un état *anté*, apparenté à la caverne. Nul besoin de retracer la symbolique de la caverne, matrice englobante, "*hors de laquelle point de salut.*"

La mère, dans cette société masculine, a conquis — disais-je — un espace supplémentaire. Mais cet espace, hors de la régulation patriarcale, se pose comme un refus de la société civile et religieuse qui se heurte et s'entre-tue à l'extérieur, et il se construit sur un rythme végétatif, biologique: l'aliment et le sommeil. "*L'amour brûlant est un amour de garde-manger.*" disait Winnicott; retour à un état foetal se perpétuant immuablement en un espace circulaire, fermé, qui ne va pas sans conséquences individuelles et communautaires.

Après un moment de révolte, d'incrédulité, l'angoisse s'installe dans l'être qui considère sa vie physique comme l'ultime bien à conserver, et son corps comme seule valeur. Moment d'immobilisme, de refus, de négation aussi où apparaît une dépression anaphylactique comme rupture avec le monde socialisant, qui s'infléchit bientôt en une liaison dyadique Mère-Fils, nonobstant le cumul des ans. L'être court se réfugier à l'abri.

Assurer la sécurité de son moi (corps) impose un *isolement* hors du monde tueur. D'une part, dans la coupure des liens avec l'extérieur, se crée et s'intensifie un sentiment d'impuissance et de vacuité. D'autre part, vivre la matrice, état qui se veut rassurant au point de départ mais essentiellement régressif, devient vite une situation persécutoire. La persécution fondamentale, pour le dire à la manière de Mélanie Klein, est la persécution du sein. La réalité diachronique dedans-dehors, vie-mort place en fait le moi devant un choix entre deux morts: la mort physique brutale ou la morbidité psychique provoquée par le retour à la matrice.

Choisir l'isolement matriciel concentre et rétracte en deux temps, autour de la conservation organique, la conservation libidinale du moi individuel. Agissant sous l'impact de l'angoisse de mort, les pulsions d'auto-conservation excluent d'abord par opposition les pulsions de mort. *Je sauvegarde ma vie, je mange, je respire, je dors. Je me fais le plus petit possible dans mon coin.* Confrontée avec sa vocation de finitude, la conscience d'être se rétrécit, à une constante de survie. La mise à distance de la réalité par isolation s'opère en un retour à un rythme pré-sexuel: les pulsions de conservation provoquent une nouvelle exclusion, et se situent en-deçà des pulsions de vie. *Faim s'oppose à Amour*, dit Freud. Les

investissements narcissiques désexualisés — observables par ailleurs dans certains états psychotiques — se traduisent symptomatiquement comme renonciation au corps-plaisir. Le moi-corps dans l'abri se dissocie doublement, par occlusion du principe de réalité et réduction du principe de plaisir aux besoins primaires.

Ainsi, la vie au dehors se concevant comme événement mortifère, mène l'individu à se situer en dehors de la vie et à accepter la perte de son autonomie intérieure de peur de perdre son corps physique. L'incarcération volontaire, qui n'a en rien réduit l'angoisse de mort, éclate le corps qui n'est plus qu'un *ça* pétrifié.

Temps d'abri, temps libidinal, mais pré-sexuel où Cybèle, mère Chthonienne, s'impose comme le tout ou rien, l'existence et le néant. Tout se passe comme si la vie (organique) déniait la mort va enfanter une nouvelle morbidité, une autre mort, le suicide psychotique, par *implosion du ça*.

Par son érection en seule instance sécurisante *le sein phallus* devient l'autorité incontestée. D'une part, la mère envahissante se ménage, par la projection de son autorité hyper-protectrice, persécutoire, un tremplin au dépassement de sa propre angoisse; et, d'autre part, les fils, par un retournement masochiste, dans l'espoir d'un après, pourtant aléatoire, se désistent et condamnent leur virilité. La Mère omnipotente est investie du pouvoir communautaire de la survie, alors que se désinvestit parallèlement le Père social, (phénomène observable en période de disette et de grande sécheresse chez les singes supérieurs, où la guenon prend le commandement de la tribu à la place du chef mâle). Le paranoïa communautaire s'installe.

Dans la communauté caverneuse, souterraine, maintenant structurée sur le rythme matriciel, prévaut un endocannibalisme. L'angoisse psychotique de survie provoque par l'implosion du *ça*, l'implosion communautaire. Les fils se dévorent entre eux, vivant l'exigence du morcellement à travers la déification du sein.

Situation intolérable... Certains préfèrent la mort physique et virile, celle de la rue.

Temps de rue, temps de fils

De temps en temps, apparaissent, entre les têtes rasées ou broussailleuses, des cheveux gris. Ils sont jeunes. Ils avancent à travers les mines refoulant leur angoisse, s'insensibilisant à la mort, enivrés peut-être par l'odeur du sang. L'un contre l'autre, ils se battent: et ce un contre cet autre se multiplie par cent, par mille. Partout. De quartier à quartier, de rue à rue, de fenêtre à fenêtre, ils se battent. Cantonnés derrière des barricades, clivant la ville, traînant avec eux les principes déterrés avec leur fusil, au nom de Dieu le père, pour Terre la mère, ils se battent.

Dans la rue apocalyptique, un immeuble fantôme tremble sur ses fondements, vacille et s'effondre emplissant l'espace d'immenses bruits. Ils n'entendent plus. Depuis des jours, ils n'ont plus d'autres horizons que les

sacs de sable. Ils hantent la désolation qu'eux seuls peuvent comprendre. Depuis des jours qu'ils vivent au rythme des combats, ils n'ont plus vu leur mère, mais s'offrent en sacrifice à sa divinité.

Le temps des combats

Dans la rue, l'espace se morcelle; la cité se scinde en deux, en quatre, en dix. D'un côté les uns — s'appelant du *Nous* — de l'autre, les autres — appelés *Eux* — des *Nous* et *Eux* interchangeables selon le point de vue. La ligne de démarcation qui sépare les uns de chaque autre — ironie morbide ! — est dite en arabe: "*Khotout at tammam*". Littéralement "*lignes du toucher*". La démarcation est sensuelle, amoureuse comme une peau. amour paranoïaque. La démarcation est violente, séparative comme une coupure.

La société s'entre-tue. Au fur et à mesure que se multiplient les champs de bataille, les vérités pour lesquelles on meurt s'appauvrissent, s'amenuisent: le Libanais contre le Palestinien; le musulman contre le chrétien; le partisan d'un tel contre le partisan d'un tel autre. L'espace civique devient un espace religieux, puis un espace tribal. Le monde se résume. La horde s'impose à la rue.

Le champ de liberté n'est plus que le champ du groupal, lieu de survie du milicien en un espace cloisonné, découpé. Comme le fœtus à naître, le retour en arrière signifie la mort. Il faut pour éviter l'asphyxie, effectuer une percée en avant. Mais cette percée impossible est jonchée de cadavres.

Le clivage s'installe en morcellement de l'espace. "*Al Khat el Ahmar*" ou Ligne rouge qui émiette la mégalopole s'instaure. "*On nous interdit de conquérir un grain de sable au delà de la Ligne rouge*"².

Alors que les tonneaux, les murs, les sacs... tranchent tangiblement les démarcations et les frontières, rien de concret ne vient délimiter les lignes rouges. Elles apparaissent comme une construction fantasmagorique des lignes de démarcation, mises là par un "*On*" fantomatique et flou. Rouge: sang! danger! L'espace morcelé est un espace violent à violer. Pour dénier cette pensée morbide l'espace se rationalise et la guerre des barricades se transforme en *géopolitique*. Et on parle, on parle - délire verbal pour refouler l'angoisse - de décentralisation, de cantons, du modèle suisse. Fausse sublimation de l'esprit. L'autre est là; il faut en être à distance. L'espace se dénivelé en espace réel et en espace imaginaire. Scission.

Le temps de l'espace agressif est un temps de combats. Le rythme du milicien, haché à la cadence des batailles et des haltes, remplace le rythme du soleil; les jours et les nuits n'ont plus de différence qualitative. N'importe quand, les combats peuvent reprendre, laissés à la seule discrimination du chef du moment "*sauf les mardis pour (tel) chef, car il craint (superstitieusement) les mardis*"². Un exorythme hyperkinésique s'installe, s'amplifie, gagne la métropole, la montagne, la plaine. Une temps tactique se répercute qui se suffit de cette seule dimension: maintenant.

Temps malade puisque sans avenir

L'historialité du temps se dilue dans l'événement, alors que l'histoire personnelle se confond avec la masse. Le milicien n'a plus un passé individuel; son passé est celui des anciens (ancêtres, patriotes, coreligionnaires...) qui "*glorieusement ont sauvé la terre.*"² Le milicien n'a plus de futur individuel; son avenir est lié au devenir communautaire. "*Je combats pour l'avenir de mes enfants... Sans la guerre nous n'existerions plus*"². L'avenir pour lui s'est arrêté au présent; en réchapper ou mourir.

L'homme jeune est isolé de son histoire propre, dénudé de son devenir qui fusionne et se fond dans le destin communautaire.

"*Ils mourraient tous ensemble*, écrit le poète Nadia Tueni, *c'est à dire chacun seul.*"

Le corps des combats

Comme dans l'abri, la survie du combattant passe par le corps à conserver. Si le corps abrité est le corps des besoins, de la réaction passive; le corps combattant est un pôle d'observation et de contrôle.

Mais ce corps substantiel, porteur du lourd fardeau de la destinée commune, se sent et se pense comme un élément de stratégie parmi d'autres corps, plutôt que comme l'habitable intégrant d'un être. "*On savait que notre ami était mort. Il nous était interdit de voir son cadavre - son corps mort. Parce que le corps mort est une vision qui nous bloque; mais la mort, sa mort et celle des autres, est un savoir qui nous stimule à le venger, à nous venger, à nous défendre. C'était le leitmotiv du tue, tue*"².

Le combattant établit ainsi une pseudo-relation interpersonnelle avec son corps. Son corps est le sien, et ne lui appartient pas. Il appartient au Corps de la milice, au corps des combats. Il n'est plus l'incarnation de son moi personnel, mais l'assurance du déploiement du corps militaire. Le corps agit dans son champ personnel, mais agissant, il s'inscrit dans l'espace stratégique. Fait de chair et de sang biologiquement réel, le jeune milicien a le sentiment ambigu de son appartenance corporelle et de sa non-appartenance.

Parodie de Hamlet, être ou ne pas être son corps; être non incarné sans être désincarné, paradoxe dramatique.

L'être lésé d'un corps lui appartenant totalement et seulement, s'imaginant ainsi assurer sa sécurité propre, va se retrouver dans un situation schizoïde. Le moi engage son corps, le contrôle et l'éprouve comme *un* corps étranger. Les actions de ce corps se conçoivent comme fragment d'un système global qui échappe au moi et au corps.

Prise de contrôle du corps par autrui. Réveille-toi, tire, va. Le moi se prive du corps. Scission.

La perception de l'espace s'hyperactive, *le feu, le mur en moins, la barricade en plus, le bruit des semelles... portent une signification rassurante ou dangereuse*. Mais la pensée stratégique et ponctuelle ne se double pas d'une vision politique générale. "*Penser en combattant, c'est ne plus combattre; c'est mourir ou désertre*"². La pensée est laissée à un moi-idéal, le Père narcissique et idéalisé. La soumission au *leader guide* (de *kaëd* en arabe) n'est qu'une tentative d'auto-protection contre l'extermination de soi. Pour le guide, la tête (penser), pour le combattant, le corps (obéir). La pensée s'atrophie et se sépare de son action. Scission.

Dès lors, craignant de voir son identité sociale tuée, le milicien s'engage lui-même à tuer son identité individuelle. Et se voit demeurant dans une réalité implosive où la seule valeur est la mort. Mourir pour Dieu (pour la gloire, la liberté, etc.). Mourir est vivre. L'ennemi est alors l'autre désiré, parce que seul miroir de l'existence du moi. *Je hais qui je désire*. Sans l'ennemi, sa réalité de combattant, sa réalité tout court, cesserait d'exister. L'ennemi est qui veut tuer, mais qui fait vivre; la raison d'être. L'autre, miroir du moi, cristallise le sentiment d'exister. Peur et désir, haine et amour se confondent et confondent avec eux l'identité du moi et de l'autre. La seule distinction possible est l'appartenance communautaire. Scission.

L'espace de communication transmute en dialogue impossible et violent. Les monologues parallèles, identiques s'agressent. La vérité du combattant est seule Vérité. Unicité démesurée et vide. Scission.

Le moi, par réflexion, n'est plus que désolation et vanité. C'est-à-dire qu'il vit doublement un état d'appauvrissement, mais de puissance compensatoire.

La survie est condition de l'illusion d'un corps immortel, "*j'étais sûr de réussir, ma chance me protège*"². La garantie de cette immortalité est le principe de l'invisibilité. Un corps invisible est un corps intouchable. Se cacher de l'ennemi, pouvoir être partout et nulle part. Etre là, sans être perçu. Fondre son corps mobile dans l'immobilité. C'est éviter la mort qui vient. C'est remporter une victoire, triompher de la Faucheuse. Et tout-puissant, se rire du destin.

Mais un corps invisible est un corps fantôme, inexistant pour les autres et pour soi.

Car si ce corps n'est pas à exhiber, tout serait inutile. J'exhibe mon corps pour déclarer: *je suis immortel. J'exhibe mon corps pour dire: je puis tuer. Le pouvoir de vie et de mort est mien*. Miroir aux alouettes, le corps en *battle dress* gonfle ses muscles jusqu'à l'infatuation, la panique d'autrui nourrissant la gloriole du moi.

Corps mortel et immortel, visible et invisible; corps à cacher, corps à exhiber.

Entre le désir d'être invisible et puissant et celui de le déclarer, le milicien devenu paranoïaque, perd le sens du corps substantiel. Le moi n'est plus en relation avec le corps que par l'intermédiaire de l'autre et cet autre, spectateur pétrifié de l'exhibition, renvoie au moi l'image de sa propre amputation.

Le milicien ne dit jamais tout à fait ce qu'il fait, où il est, ce qu'il pense.

Il n'est jamais lui-même. En tout lieu, à tout moment, il a peur d'être découvert, piégé, tué. Mais son besoin de conserver son appartenance et son identité, le pousse à être vu, reconnu pour ce qu'il prétend être. Son moi joue du même jeu que son corps: être connu et être méconnu. Il évite de se faire photographier, de donner son adresse personnelle, et se cache derrière un pseudonyme. Mais il plastronne, discute à haute voix, commet des exactions, ou empiète sur les fonctions de la justice.

Justicier inquisiteur, il existe en tuant et meurt en vivant.

Mais pourquoi?

Pour la terre. Cette mère infidèle qui épousa deux dieux.

Je n'ai exposé qu'une infime partie de ce mal appelé la guerre civile. Je n'ai parlé ni de la méfiance sociale, ni du fanatisme ethnique qui eux aussi détériorent et scindent. Je n'ai pas fait part de la paternité lasse qui se désiste, ou des vautours de guerre qui se nourrissent de chairs putrides. Et non plus de l'émigré qui s'exclut de sa patrie. De l'amputé vivant son héli-corps, de l'enfant sans famille.

De ceux-là aussi qui sont restés, silencieux héroïques, l'étudiant qui étudie, le travailleur qui fabrique, le maçon qui construit, je n'ai rien dit.

J'ajouterai simplement que la guerre fut un vivier expérimental pour le chercheur. Il y trouva l'humain sous toutes ses formes dans tous ses excès, le meilleur et le pire. N'a-t-il pas lui aussi, allant à la quête des informations, *dissocié* son attention? Laissant ses émotions de côté, l'horreur de l'atroce, pour observer et comprendre.

Temps du savoir; dissociation sublimée certes, mais dissociation quand même.

Au-delà des horizons brûlés, les hommes renaissent pour rebâtir leur ville. La vie continue.

Léla Chikhani Nacouz est docteur ès psychologie et professeur à l'Université libanaise. Membre du Syndicat national des praticiens en psychothérapie (France) et de l'Association européenne de Psychothérapie. Membre fondateur de l'Association des femmes libanaises pour la recherche.

Parmi ses écrits:

- *Motivations à l'avortement*, Beyrouth, Dar-el-Fekr al Lubnani, 1983
- "La guerre et l'enfant, impact de la guerre sur la relation mère-enfant", *Panorama de l'actualité*, 9ème année, N° 39, 1985.
- En co-auteur, avec Ph. Aractingi, *Les Mères à l'épreuve du Liban*, Paris-Beyrouth, co-édition L'Harmattan - FMA, 1992.
- "J'écris" in *Bahithat*, Beyrouth, FMA, 1995.

¹ Cf. M. de M'uzan, *De l'art de la mort*, Paris, Gallimard, 1973, p. 161.

² Mots ou réflexions répétées durant la guerre par les citoyens ou par les combattants.

³ Passage du poète Gébràn Khalil Gébràn que les Libanais déclamaient souvent durant la guerre avec plus ou moins de fantaisie.